

Heinrich von Kleist  
Sur le théâtre de marionnettes

Passant l'hiver de 1801 à M..., j'y rencontrai un soir, dans un jardin public, Monsieur C..., engagé depuis peu comme premier danseur à l'Opéra de la ville, ou il connaissait un vif succès auprès du public.

Je lui dis mon étonnement de l'avoir remarqué plusieurs fois déjà au théâtre de marionnettes dressé sur le marché pour divertir la foule par de petits drames burlesques entrecoupés de chants et de danses.

Il m'assura que la pantomime de ces poupées lui donnait beaucoup de plaisir et déclara sans ambages qu'un danseur désireux de perfection pourrait apprendre d'elles toutes sortes de choses.

Comme le propos me semblait, dans le ton, plus qu'une simple boutade, je m'assis près de lui pour mieux connaître les raisons sur lesquelles il pouvait bien fonder une affirmation aussi étrange.

Il me demanda si je n'avais pas en effet trouvé certains mouvements des poupées, surtout des plus petites, très gracieux dans la danse.

Je ne pus le nier. Téniers n'eût pas peint de façon plus charmante un groupe de quatre paysans dansant la ronde en vive cadence.

Je m'informai du mécanisme de ces figures et demandai comment il était possible de commander leurs membres en tous points, comme l'exigeait le rythme des mouvements ou de la danse, sans avoir aux doigts des myriades de fils.

Il répondit qu'il ne fallait pas m'imaginer que chaque membre était avancé et retiré par le machiniste, aux différents moments de la danse.

Chaque mouvement avait un centre de gravité ; il suffisait de commander celui-ci, à l'intérieur de la figure ; les membres, qui n'étaient que des pendules, obéissaient d'eux-mêmes de façon mécanique, sans qu'on y soit pour rien.

Il ajouta que ce mouvement était très simple : chaque fois que le centre de gravité était déplacé en *ligne droite*, les membres se mettaient à décrire des courbes ; souvent même, agité de manière purement fortuite, le tout adoptait une sorte de mouvement rythmique, qui ressemblait à la danse.

La remarque me parut jeter déjà quelque lumière sur le plaisir qu'il disait trouver au théâtre de marionnettes. Mais j'étais encore loin de soupçonner les conséquences qu'il en tirerait par la suite.

Je lui demandai s'il croyait que le machiniste qui commandait ces poupées devait lui-même être un danseur ou, pour le moins, avoir une idée du beau dans la danse ?

Il répliqua que le fait qu'un métier était aisé sur le plan mécanique n'entraînait pas de soi qu'il puisse être exercé sans la moindre sensibilité.

La ligne que le centre de gravité devait décrire était, à vrai dire, très simple et, croyait-il, dans la plupart des cas toute droite. Lorsqu'elle était courbe, la loi de sa courbure semblait être au moins du premier degré, du second tout au plus ; et, même dans ce dernier cas, seulement elliptique. Cette forme du mouvement, étant toute naturelle pour les extrémités du corps humain (à cause des articulations), n'exigeait donc pas, pour être atteinte, un grand art du machiniste.

D'un autre côté pourtant, cette ligne était profondément mystérieuse . Car elle n'était rien d'autre que le *chemin de l'âme du danseur* ; et il doutait que le machiniste puisse la découvrir autrement qu'en se plaçant au centre de gravité des marionnettes, c'est-à-dire en *dansant*.

Je répliquai qu'on m'avait dépeint ce métier comme assez dépourvu d'esprit : un peu comme de tourner la manivelle d'une vielle à roue.

— Nullement, répondit-il. Les mouvements des doigts sont au contraire dans un rapport assez subtil à celui des poupées qui y sont attachées, à peu près comme des nombres à leurs logarithmes ou de l'asymptote à l'hyperbole.

Mais il croyait que même ce dernier reste d'esprit pourrait disparaître des marionnettes et que leur danse, passant entièrement au domaine des forces mécaniques, pourrait être obtenue au moyen d'une manivelle, comme je l'avais pensé.

J'exprimai ma surprise de le voir juger digne d'une telle attention cette forme d'art conçue pour le vulgaire. Et que non seulement il la tînt pour susceptible d'un plus haut développement, mais encore semblait s'intéresser lui-même à la chose.

Il sourit et dit qu'il osait prétendre que si un mécanicien voulait lui monter une marionnette selon ses vues, il en tirerait une danse que ni lui, ni aucun autre excellent danseur de l'époque, sans exclure Vestris lui-même, ne serait en mesure d'égaliser.

Avez-vous entendu parler, demanda-t-il, comme je fixais le sol en silence, de ces jambes mécaniques que des artistes anglais fabriquent pour des malheureux qui ont perdu leurs membres ?

Je dis que non : je n'avais jamais rien vu de tel.

— C'est dommage, reprit-il, car si je vous dis que ces malheureux dansent avec, j'ai lieu de craindre que vous ne me croirez pas. — Que dis-je, danser ? Le cercle de leurs mouvements est sans doute limité ; mais ceux qui sont en leur pouvoir s'exécutent avec un calme, une légèreté, une souplesse qui frappent d'étonnement toute âme attentive.

Je dis en plaisantant qu'il avait donc trouvé son homme. Car l'artiste en mesure de construire une jambe aussi extraordinaire pourrait sans nul doute lui assembler toute une marionnette selon ses vues.

— Et que comptez-vous donc, demandai-je, comme il fixait le sol à son tour d'un air pensif, exiger de son habileté ?

— Rien, répondit-il, qu'on ne trouve ici déjà : harmonie, mobilité, légèreté — mais tout cela à un plus haut degré ; et surtout une répartition des centres de gravité qui soit plus conforme à la nature.

— Et quel avantage aurait cette poupée sur les danseurs vivants ?

— Quel avantage ? Avant tout, mon cher ami, un avantage négatif : celui d'écartier toute *affectation*. Car l'affectation apparaît, comme vous savez, lorsque l'âme (*vis motrix*) se trouve en tout point autre que le centre de gravité du mouvement. Comme le machiniste ne dispose en fait d'aucun autre point que celui-ci sur lequel agir au moyen du fil de fer ou de la ficelle, tous les membres sont, comme ils doivent être, morts, de purs pendules, et obéissent à la seule loi de la pesanteur ; qualité exquise, qu'on chercherait en vain chez la plupart de nos danseurs.

— Voyez donc la P... poursuivit-il, quand elle joue le rôle de Daphné et que, poursuivie par Apollon, elle se retourne vers lui ; son âme se tient dans les vertèbres des reins. Elle fléchit comme si elle allait se briser, à la façon d'une naïade de l'école du Bernin. Voyez le jeune F..., lorsqu'il figure Paris debout entre les trois déesses et tend la pomme à Vénus : son âme se tient exactement (cela fait peur à voir) dans le coude.

— De telles méprises, ajouta-t-il, coupant court, sont inévitables depuis que nous avons mangé du fruit de l'arbre de la connaissance. Mais le Paradis est bien fermé et le Chérubin derrière nous ; il faudrait faire le tour du monde pour voir si, de quelque manière, il ne serait pas de nouveau ouvert par derrière.

Je ris. Évidemment, pensais-je, l'esprit ne saurait se tromper là où il n'en existe pas. Mais je sentais qu'il n'avait pas tout dit et le priai de poursuivre.

— Ces poupées, déclara-t-il, ont de plus l'avantage d'*échapper à la pesanteur*. Elles ne savent rien de l'inertie de la matière, propriété des plus contraires à la danse : car la force qui les soulève est plus grande que celle qui les retient à la terre. Que ne donnerait notre bonne G... pour peser soixante livres de moins ou pour qu'un contre-poids de cet ordre lui vienne en aide lorsqu'elle exécute ses entrechats et pirouettes ? Les poupées n'ont, comme les Elfes, besoin du sol que pour l'*effleurer* et ranimer l'élan de leurs membres par cet appui momentané ; nous-mêmes en avons besoin pour y *reposer* et nous remettre des efforts de la danse : moment qui, manifestement, n'est pas lui-même la danse et dont il n'y a rien d'autre à faire que de l'éliminer autant qu'on peut.

Je dis qu'aussi habilement qu'il conduise son paradoxe, il ne me ferait jamais croire qu'il puisse y avoir plus de souplesse dans un mannequin mécanique que dans la structure du corps humain.

Il reprit qu'il était parfaitement impossible à l'homme d'approcher même en cela le mannequin. Que, sur ce terrain, seul un dieu pourrait se mesurer avec la matière ; et que c'était là le point où les deux extrémités du monde circulaire se raccordaient.

Je m'étonnai de plus, en plus et ne sus que répondre à d'aussi étranges affirmations.

Il semblait, reprit-il en prenant une pincée de tabac, que je n'avais pas lu avec attention le troisième chapitre du premier livre de Moïse ; et à qui ne connaissait pas cette première période de toute culture humaine, on ne pouvait guère parler des suivantes, et moins encore de la dernière.

Je dis que je savais fort bien quels désordres produit la conscience dans la grâce naturelle de l'homme. Un jeune homme de ma connaissance avait, par une simple remarque, perdu pour ainsi dire sous mes yeux son innocence et jamais, dans la suite, n'en avait retrouvé le paradis, malgré tous les efforts imaginables. Mais quelles conséquences, ajoutai-je, pouvez-vous en tirer ?

Il me demanda de quel événement je parlais ?

— Il y a environ trois ans, racontai-je, je me baignais avec un jeune homme dont la personne était alors empreinte d'un charme admirable. Il pouvait avoir seize ans et ne laissait qu'à peine pressentir les premières traces de vanité suscitées par la faveur des femmes. Or, peu auparavant, nous venions justement de voir, à Paris, l'adolescent qui s'enlève une épine du pied ; le moulage de cette statue est connu et se trouve dans la plupart des collections allemandes. Un regard jeté dans un grand miroir au moment où, pour l'essuyer, il posait le pied sur un tabouret, le fit s'en souvenir ; il sourit et me dit quelle découverte il venait de faire. À vrai dire, je l'avais faite aussi, dans le même instant ; mais, soit pour mettre à l'épreuve la grâce qui l'habitait, soit pour prévenir sa vanité de façon salutaire, je me mis à rire et rétorquai qu'il devait avoir des visions ! Il rougit et leva le pied une seconde fois, pour me montrer la chose ; mais, comme on aurait pu facilement le prévoir, la tentative échoua.

Décontenance, il leva le pied une troisième, une quatrième fois, il le leva bien dix fois encore : en vain ! Il était hors d'état de reproduire le même mouvement que dis-je ? ceux qu'il faisait avaient un côté si comique que j'avais peine à ne pas éclater de rire.

À dater de ce jour, pour ainsi dire de ce moment, un changement incompréhensible s'opéra en lui. Il se mit à passer des jours entiers devant le miroir ; mais l'attrait diminuait à chaque fois. Une force invisible et inexplicable semblait contraindre, comme un filet de fer, le libre jeu de ses gestes. Un an plus tard, on ne trouvait plus trace en lui de la grâce charmante qui faisait naguère la joie de ceux qui l'entouraient. Aujourd'hui encore vit un témoin de cet événement étrange et malheureux ; il pourrait confirmer, mot pour mot, le récit que je viens d'en faire.

— A cet égard, dit amicalement Monsieur C..., j'aimerais vous raconter une autre histoire, dont vous comprendrez aisément le rapport avec la vôtre.

— Lors d'un voyage en Russie, je me trouvais sur les terres de Monsieur de G..., gentilhomme livonien, dont les fils pratiquaient alors assidûment l'escrime. L'aîné surtout, qui venait de quitter l'Université, se flattait d'être une fine lame. Comme je me trouvais un matin dans sa chambre, il me tendit une rapière. Nous nous battîmes ; mais il se trouva que je lui étais supérieur ; la passion achevait de l'égarer ; presque chaque coup que je portais le touchait et, finalement, sa rapière vola dans un coin. Moitié plaisantant, moitié piqué au vif, il dit, en ramassant larme, qu'il avait trouvé son maître : mais, en ce monde, chacun trouvait le sien et il allait me conduire à celui qui serait le mien. Ses frères éclatèrent de rire et s'écrièrent : Allons-y ! Allons-y ! Descendons au bûcher ! et, me prenant par la main, ils me conduisirent auprès d'un ours que Monsieur de G..., leur père, faisait élever dans la cour.

— Lorsque, ébahi, je me trouvai devant lui, l'ours était debout sur ses pattes-arrière, le dos appuyé au poteau ou il était attaché, la griffe droite levée prête au coup, et me regardant dans les yeux : c'était sa garde d'escrimeur. Quand je me vis face à un tel adversaire, je ne sus si je rêvais ; mais : attaquez ! attaquez ! dit Monsieur de G... et essayez donc de l'atteindre ! Une fois revenu de ma surprise, je me fendis avec la rapière ; l'ours fit de la patte un mouvement très bref et para le coup. J'essayai de l'égarer par des feintes ; l'ours ne bougea pas. Je me fendis de nouveau, en une passe si rapide qu'elle aurait infailliblement touché la poitrine d'un homme : l'ours fit de la patte un mouvement très bref et para le coup. J'étais presque, à présent, dans la situation du jeune de G... Le sérieux de l'ours achevait de me démonter, coups et feintes alternaient, j'étais couvert de sueur : en vain ! Non seulement l'ours paraît tous mes coups, comme le premier bretteur du monde, mais (chose en quoi nul bretteur au monde ne l'eût imité) il ne se prêtait même pas aux feintes : debout, me fixant dans les yeux comme s'il avait pu lire dans mon âme, la patte levée prête au coup, si mes attaques n'étaient que simulées, il ne bougeait pas.

— Croyez-vous cette histoire ?

— Sûrement, m'écriai-je avec chaleur; je le ferais venant de quiconque, tant elle est vraisemblable : à plus forte raison venant de vous !

— Eh bien, mon cher ami, dit Monsieur C..., vous êtes en possession de tout ce qu'il faut pour me comprendre. Nous voyons que, dans le monde organique, plus obscure et plus faible est la réflexion, d'autant plus rayonnante et souveraine s'étend la grâce. — Toutefois, comme l'intersection de deux droites partant d'un même côté d'un point, après le passage à l'infini, se retrouve soudain de l'autre côté, ou comme l'image du miroir concave, après s'être éloignée à l'infini, revient soudain juste devant nous : de même la grâce, quand la connaissance est pour ainsi dire passée par un infini, est de nouveau là ; de sorte qu'elle apparaît en sa plus grande pureté dans cette conformation humaine du corps qui, ou bien n'a aucune conscience, ou bien a une conscience infinie, c'est-à-dire dans le mannequin, ou dans le dieu.

— En sorte, dis-je un peu rêveur, qu'il nous faudrait de nouveau manger du fruit de l'arbre de la connaissance, pour retomber dans l'état d'innocence ?

— Sans nul doute, répondit-il ; c'est le dernier chapitre de l'histoire du monde.

*Heinrich von KLEIST*

*décembre 1810*